



Syria
Archéologie, art et histoire

91 | 2014
Varia

Jean-Claude MARGUERON, *Cités invisibles. La naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien. Approche archéologique*

Henri-Paul Francfort



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4073>

DOI : 10.4000/syria.4073

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 409-417

ISBN : 9782351597149

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Henri-Paul Francfort, « Jean-Claude MARGUERON, *Cités invisibles. La naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien. Approche archéologique* », *Syria* [En ligne], 91 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/4073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.4073>

© Presses IFPO

Jean-Claude MARGUERON

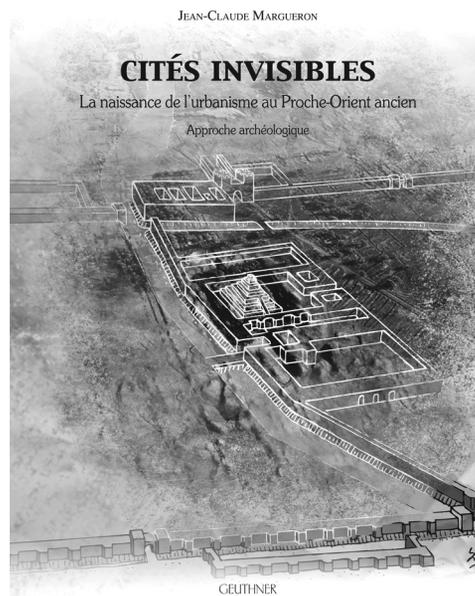
**CITÉS INVISIBLES. LA NAISSANCE DE L'URBANISME AU PROCHE-ORIENT ANCIEN.
APPROCHE ARCHÉOLOGIQUE**

Jean-Claude MARGUERON, *Cités invisibles*.

La naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien. Approche archéologique, Paris, Geuthner, 2013.

21 x 28 cm, 642 p., 499 fig., ISBN : 9782705338701.

L'importance scientifique et méthodologique du dernier livre de Jean-Claude Margueron nous a paru telle qu'il ne pouvait être question de se contenter d'une habituelle recension. Nous avons donc tenu à demander l'avis de deux spécialistes, Henri-Paul Francfort et Jean-Louis Huot, tous deux archéologues de terrain comme l'auteur, mais tournés vers des aires géographiques et culturelles différentes. Il a nous a semblé que ce commentaire à deux voix pouvait faire ressortir au mieux la richesse et la complexité d'un ouvrage désormais de référence.



Henri-Paul FRANCFORT

Directeur de recherche émérite, CNRS, UMR 7041 ArScAn, Maison Archéologie & Ethnologie René-Ginouvès Nanterre. Chef de la Mission archéologique française en Asie centrale (MAFAC)

Jean-Claude Margueron, avec la publication de cette somme de 642 p., fruit d'un demi-siècle de fouilles, d'observations et de réflexions, nous livre la toute première approche purement archéologique de l'urbanisation au Proche-Orient, et cette démarche est très originale. En effet, elle propose de se dégager des présupposés qui orientent les études les plus répandues de la « révolution urbaine » et qui, depuis Moret et Davy ou Childe¹, associent, à un niveau théorique d'interprétation, l'urbanisation à la naissance de l'État dont elle serait une manifestation. Une telle association n'est pas fautive, au niveau très général où elle se situe, en corrélant l'État à la ville, selon les célèbres dix critères techno-sociaux de Childe. Cependant, ces critères de reconnaissance, aujourd'hui éculés par l'usage qui en a été fait, mêlent fâcheusement des données matérielles à d'autres qui ne le sont pas, c'est-à-dire des données accessibles à l'archéologie à d'autres qui relèvent de la connaissance des sociétés concernées, laquelle,

1. A. MORET & G. DAVY, *Des clans aux empires. L'organisation sociale chez les primitifs et dans l'Orient ancien (L'évolution de l'humanité VI)*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923 ; G. CHILDE, « The urban revolution », *Town Planning Review* 21/1 (1950), p. 3-17.

en archéologie, est une conclusion que l'on peut espérer atteindre mais certainement pas une donnée de base. Laissons le lecteur juge :

- concentration de population en grandes agglomérations ;
- classes non-agricoles nourries (artisans, prêtres) ;
- système de taxation ;
- grands travaux publics (terrasses, citadelles) ;
- classes dirigeantes ;
- système d'écriture ;
- calendrier et astronomie ;
- artistes ;
- commerce à longue distance ;
- organisation étatique.

Ces critères et la recherche de l'origine de l'État urbanisé à travers le monde ont donc engendré une abondance d'écrits qui se répartissent (pour les meilleurs) en deux catégories souvent mêlées. Les premiers tentent de trouver des corrélats matériels archéologiques à des notions telles que « classes dirigeantes », « organisation étatique », « commerce à longue distance », « classes non-agricoles nourries », etc. pour lesquels on voit immédiatement qu'il s'agit d'évaluer ou de mesurer à partir de quel seuil de données matérielles mesurables on estime que le passage à « classes », « étatique », « longue distance », « nourris » ou « à temps plein » se produit (par rapport à ce qui ne peut pas être qualifié de tel). Comme nous l'avons montré jadis, si l'on veut éviter de s'enfermer dans des raisonnements circulaires (où l'on reconnaît que l'on a affaire à une société étatique parce que l'organisation de la société est étatique), de tels seuils indispensables ne peuvent être admis que par convention (donc pas nécessairement arbitrairement)². Cette approche a pourtant ses limites.

Le second groupe d'approches consiste à prendre comme modèle une société observable *in vivo*, en suivant les observations des anthropologues. C'est ainsi qu'en France les modèles africain de Meillassoux et celui des Baruya de Godelier (Nouvelle-Guinée) ont bien été exploités par les archéologues, avec un inconvénient majeur et double toutefois : d'abord, comme l'a bien montré l'exemple des Baruya, ces sociétés peuvent fournir des modèles tout aussi bien pour le néolithique que pour le chalcolithique ou l'urbanisation naissante, dans ce que l'on appelle alors faute de mieux le stade évolutif « proto-étatique » ; ensuite, il faut bien admettre que ces groupes observables ne fournissent que de vagues approximations d'anciens types de sociétés qui ont complètement disparu depuis des siècles. Donc ici encore le danger de raisonnement circulaire est grand, même si l'on se place *a priori* dans un cadre néo-évolutionniste, lequel demeure par définition tautologique, qu'il soit issu de Morgan, des Anglo-Saxons ou du matérialisme historique.

Mais revenons à l'ouvrage de J.-Cl. Margueron qui essaie de surmonter ces difficultés et qui prend justement soin de parler d'urbanisme et non d'urbanisation. Ce faisant, il initie une démarche inductive que pratiquement personne n'avait tentée avant lui. Ainsi l'auteur insiste dès les propos liminaires sur les questions des fondations, celles des étages ou les problèmes posés par l'eau et la brique crue ou encore par le passage de voies d'eau à l'intérieur de cités. Aussi le titre de l'ouvrage s'éclaire-t-il lorsque l'on peut lire (p. 10) que ce sont non seulement l'exhumation des décombres mais encore l'infrastructure urbaine enfouie dès l'origine (les fondations) qui sont la clé de la compréhension du phénomène de l'urbanisme.

L'ouvrage est construit méthodiquement. Il se compose de dix pages de propos liminaires, puis d'une introduction de vingt-cinq pages. Suit une première partie (312 p.) qui procède d'abord à l'analyse de l'urbanisme des principaux sites (Mari, Emar, la citadelle d'Ashtata, Ugarit, Larsa) puis à celle de cinquante-quatre autres sites syro-mésopotamiens. La seconde partie (250 p.) envisage

2. H.-P. FRANCFORT, « À propos de l'urbanisation du site de Shortughai (Afghanistan). Une approche archéologique des transformations de l'économie de production », *Bulletin du Centre Genevois d'Anthropologie*, 1, 1988, p. 15-34.

successivement, par chapitres : la géographie urbaine, la morphologie urbaine, le nombre (dimensions et tracés), l'aménagement du territoire urbain (travaux d'implantation), l'eau et la ville, la protection de la ville (enceintes, remparts et forteresses), les fonctions (pouvoir, sacré, économie et hommes), l'hygiène (élimination des déchets), la voirie et ses fonctions multiples, l'entretien de la ville, la cité, espace divin (l'intervention du spirituel dans la matière urbaine) et enfin l'évolution et la stabilité sur trois millénaires. La conclusion du livre porte sur « la première expérience urbaine de l'humanité ». Une bibliographie complète et des *indices* des noms de lieux et de personnes sont suivis d'un glossaire et index des notions, qui est fort utile car l'on y trouvera des renvois à tout ce qui concerne, par exemple, les « chaussées absorbantes », l'« hydrologie » ou le « nivellement général ». Ajoutons que 499 figures, souvent entièrement originales ou retravaillées, illustrent le livre.

J.-Cl. Margueron s'interroge d'emblée sur le terme d'urbanisme, en distinguant nettement la ville du village et en reprenant la comparaison de P. Lavedan³ pour qui la ville est « un être vivant comme le corps humain » et qui, avec cette métaphore de la cohésion organique, reprenait l'apologue antique de Menenius Agrippa (le patricien = l'estomac), lorsque la plèbe (= les membres) de l'Urbs faisait sécession sur l'Aventin en 494 av. J.-C. Aujourd'hui, ce sont les recherches des entomologistes comme Edward O. Wilson⁴ ou les réflexions des philosophes comme Daniel Dennett sur les organisations des insectes eusociaux (fourmis, termites, abeilles) qui fournissent la matière à la métaphore organique, qu'elle s'applique aux cerveaux ou aux sociétés humains. Le nœud du problème est non seulement dans le constat que le tout est plus que la somme des parties (ce qui est connu depuis longtemps) mais aussi dans celui que les systèmes complexes bifurquent, qu'ils expérimentent des sauts qualitatifs et qu'émergent alors de nouvelles configurations de sociétés qui toutes nécessitent coopération et contrainte (bibliographie croissante). Ces questions touchent à un vaste champ de questionnements et de débats multidisciplinaires sur des questions transculturelles qu'il ne peut pas être question d'aborder ici car cela nous entraînerait fort loin.

J.-Cl. Margueron n'évoque pas ces aspects qui sont à la périphérie et même hors de son propos, il opte à bon droit pour le concept du saut qualitatif au passage du village à la ville, sur la base de l'émergence d'un réseau d'échanges et de communications en expansion, comme nous le verrons. Mais si nous revenons à l'urbanisme, il n'en reste pas moins que la difficulté de l'aborder par l'archéologie est réelle (nature de la documentation disponible) et que l'on serait tenté de tout attendre des sources textuelles lorsqu'elles sont disponibles. Pourtant, J.-Cl. Margueron s'attache à scruter de manière critique les documents matériels dans le plus grand détail et avec le plus grand soin, et d'en ajouter de ses propres fouilles, afin de pouvoir répondre aux questions qu'il pose sur l'urbanisme et qui sont très matérielles et très concrètes.

J.-Cl. Margueron limite son propos au bassin fluvial du Tigre et de l'Euphrate, ne s'autorisant que quelques incursions vers la façade maritime, les pays levantins et l'Anatolie méridionale. Car c'est là que naquit l'urbanisme, que l'on se doit d'analyser en profondeur, sans quoi « la grandeur de l'entreprise et l'acuité de la pensée des promoteurs de cette révolution risquent de rester lettre morte » (p. 21). Il relève d'abord dans les données préexistantes les facteurs favorables disponibles tels que l'existence de l'architecture de terre, la mise en valeur du pays depuis le néolithique, l'évolution de la production et de la demande des élites en architecture plus grande — plus « monumentale », mais il n'emploie pas ce terme —, cette dernière étant due selon J.-Cl. Margueron à un désir de paraître et non à une nécessité, mais exigeant de se rendre au loin, c'est-à-dire en amont des cours d'eau du bassin considéré, afin de chercher les matériaux devenus désormais indispensables à la satisfaction dudit désir (p. 24-36). D'un autre côté, et cela est remarquable, il inventorie (p. 25 *sqq*) les « facteurs physiques dangereux pour une architecture de terre » : l'eau de pluie (avec des images frappantes), l'eau de rivière et les inondations, l'eau du sol (battements de la nappe phréatique et remontées par capillarité), les séismes, l'inégale

3. P. LAVEDAN, *Géographie des villes. Géographie humaine*, Paris, Gallimard, 1936.

4. E. O. WILSON, *The social conquest of earth*, New York / Londres, Liveright Publishing Corporation, 2012.

densité des sols (qui perturbe la stabilité de très pesantes constructions). Puis viennent (p. 36-40) les parades inventées pour évacuer l'eau de pluie, pour s'abriter des inondations, contre l'eau de la nappe et ses remontées destructrices, pour fonder des maisons, des monuments, enfin une ville stable. Les solutions apportées et leurs aspects morphologiques nous font comprendre que ce sont bien des travaux préalables (préventifs dirions-nous) et non des réparations ou des retapages *a posteriori*. L'on saisit ainsi tout ce qu'il avait fallu penser et prévoir pour inventer l'urbanisme.

L'inventaire de l'urbanisme vient ensuite, parfaitement inséré dans la succession chronologique des fondations et des durées d'existence autant que la documentation, directe (fouilles avec cinq sites : Ugarit, Emar, Faq'ous, Mari, Larsa) ou indirecte (publications), le permet. L'auteur (p. 42-43) organise en tableau et cartographie les sites dont il traite, indiquant courtoisement au lecteur paresseux ou incompetent qu'il peut s'il le souhaite « directement aller à la seconde partie, "Composantes et aspects de l'urbanisme syro-mésopotamien", à partir de la p. 355 ». Ne disposant d'aucune qualité pour évoquer, même brièvement, les présentations des sites en question, je me bornerai à livrer ici quelques remarques faites comme en passant.

Mari, ville fouillée durant des années par l'auteur, ouvre la série et il est particulièrement important de noter les contraintes hydrauliques, repérées ou restituées par l'auteur à la suite de nombreuses observations sur le terrain, qui auraient conduit aux éléments fondateurs que sont non seulement la forme circulaire du site, mais aussi les nivellements et les constructions des infrastructures compartimentées des villes successives I et II, ainsi que l'usage de matériaux absorbants pour la chaussée des rues et la mise en place de systèmes d'évacuations des eaux et d'un canal, tracé ici comme la corde d'un arc du cercle géométrique originel. La conclusion la plus importante de J.-Cl. Margueron est que cet urbanisme est « réfléchi, volontaire, élaboré pour l'homme, parfaitement intégré dans le milieu [...] depuis le début du III^e millénaire » (p. 64). Les cinquante-huit sites urbains suivants, dont d'abord certains aussi importants qu'Emar, Ashtata, Ugarit, Larsa (p. 65-148) ou plus succinctement les autres grands sites d'Ebla à Babylone, sont soigneusement passés en revue en ordre alphabétique, selon les 13 traits descriptifs d'une fiche analytique (p. 149-351). L'auteur y examine en détail de manière critique la documentation disponible ; il revoit et corrige les observations des fouilleurs, afin d'y déterminer et d'y préciser l'existence des mêmes éléments fondateurs ou refondateurs de ces villes. Et en effet, J.-Cl. Margueron trouve ou retrouve les schémas directeurs structurants qui auraient été conçus délibérément en s'appuyant sur des caractères géographiques naturels locaux préexistants, afin de soutenir les éléments fondateurs que l'on vient de mentionner, qui étaient organisés en relation avec des pôles fonctionnels importants pour les concepteurs, tels les temples et les palais.

La manière parfois radicale dont J.-Cl. Margueron fait table rase des séquences de stratigraphies publiées grâce, aux regroupements qu'il propose en « couches architecturales » (à Nippur par exemple on passe des 15 niveaux des fouilleurs à 4 et à Khafadjé de 12 à 5) et par conséquent du passé urbanistique et historiographique des sites publiés naguère par ses collègues (sites ramenés au cercle, remise en cause de l'histoire et des fonctions urbaines), pour avancer ses nouvelles reconstructions, ne manquera pas de provoquer quelques discussions argumentées. Nous pouvons remettre ces débats entre les mains des spécialistes de la Syrie-Mésopotamie. Mais il serait certainement très intéressant de faire passer le grand « rasoir d'Occam » stratigraphique de J.-Cl. Margueron sur les vastes cités de la civilisation de la plaine de l'Indus par exemple, Harappa et Mohenjo-Daro (ca. 2500-1800 av. J.-C.), car les questions d'hydraulique, de terrassements et de niveaux ou de « couches architecturales » s'y posent de façon aiguë, depuis Marshall, Vats et Mackay jusqu'à Dales, Kenoyer et Jansen⁵. Une telle approche s'appliquerait-elle aussi, si elle y était tentée, sur les sites, du néolithique à l'urbain, de la plaine de Kachi au Béloutchistan pakistanais fouillés par la mission de J.-Fr. Jarrige⁶ à Mehrgarh

5. R. P. WRIGHT, *The Ancient Indus. Urbanism, Economy and Society (Case Studies in Early Societies)*, Cambridge, CUP, 2010.

6. J.-F. JARRIGE, « Du néolithique à la civilisation de l'Inde ancienne : contribution des recherches archéologiques dans le nord-ouest du sous-continent indo-pakistanaï », *Arts Asiatiques*, L, 9 : 1995, p. 5-30.

et à Nausharo ? Revenons aux conceptions fondamentales de l'auteur qui sont examinées de façon transversale et synthétique dans la seconde partie de l'ouvrage.

Celle-ci, très riche, est intitulée « composantes et aspects de l'urbanisme syro-mésopotamien, les choix des premiers fondateurs » (p. 355-606). Elle déroule une véritable théorie de la ville qui part des sols vierges (de cités) occupés « Ἐν ἀρχῇ » par une humanité villageoise éparpillée dans la poussière ou entée dans la boue humide de la Mésopotamie et qui voit la fondation des villes s'opérer par la combinaison de facteurs socio-économiques ou *sui generis* mais surtout comme naissant « d'une politique humaine réfléchie et d'une pensée créatrice et volontariste » (p. 355). Voyons-en l'argument.

La géographie urbaine (p. 356-370), la distribution des villes sur le territoire syro-mésopotamien, est d'abord examinée dans une perspective de causalité fonctionnelle, en relation avec les réseaux hydrographiques et de transport, où chaque ville possède une fonction (étape, carrefour, etc.) et où Babylone fait figure de plaque tournante. Puis J.-Cl. Margueron envisage des ensembles régionaux, des royaumes, rejetant au passage la notion de Cité-État qu'il qualifie d'« erreur absolue ». La forme des villes, la morphologie urbaine, vient ensuite avec d'abord le tracé circulaire (majoritaire : 26 sites sur 60) qui comporte bien des avantages pour l'évacuation des eaux ; les plans orthogonal, « pseudo-triangulaire » et « atypique », tous reliés au réseau hydrographique, comporteraient tous « un plan initial préconçu » dès l'origine, ce qui est la thèse principale de l'ouvrage. À l'appui de cette thèse viennent deux chapitres très importants. Le premier traite « le nombre, dimensions et tracés » (p. 394-420), avec en exergue le fameux « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » attribué à Platon, qui ouvre sur des calculs de surfaces de villes circulaires et orthogonales et des observations sur la métrologie et le système sexagésimal syro-mésopotamien (la corde est évaluée à 60 m et la coudée arrondie à 50 cm, approximations dont l'auteur connaît les limites) qui serait selon lui apparu dès le IV^e et non au II^e millénaire. Plans dessinés dès la fondation et mise en place de schémas d'urbanisme avec des tracés régulateurs en utilisant des mesures, des proportions et des rapports qui apparaissent parfois nettement : l'exemple de Babylone et de la place de sa ziggourat en sont une illustration frappante. Le deuxième chapitre, « l'aménagement du territoire urbain, les travaux d'implantation de la ville » (p. 421-457) poursuit la réflexion sur la géométrie et l'architecture urbaine, soulignant la grande capacité de calcul des anciens Mésopotamiens pour leurs grands travaux, que mentionnent parfois les textes des tablettes, et qui est illustrée par des exemples de l'Égypte ancienne ainsi que plus tard par les Grecs et les Romains : choix du site, tracé et surtout tracé et creusement de canaux. Pour ces derniers particulièrement, un écoulement régulier est indispensable, c'est-à-dire une pente faible et régulière, et donc la connaissance de techniques de nivellement ; J.-Cl. Margueron mentionne le *chorobate* de Vitruve d'après J.-P. Adam (p. 426-427), une sorte de niveau qui permet de procéder au nivellement par cutellation. Nous pouvons ajouter ici que les exemples centrasiatiques de canaux protohistoriques indiquent que leurs constructeurs suivaient les inclinaisons naturelles des terrasses et des cônes de déjection, corrigeant probablement les pentes après des essais d'observation de débit pratiqués à l'aide de petites rigoles précédant le canal définitif (exemples historiques et ethnologiques)⁷. Quant aux soubassements de surélévation et aux « infrastructures compartimentées » des constructions urbaines, pour peu qu'ils soient bien attestés, leur construction nécessite encore la mise en œuvre de techniques de nivellement et de prévoir des aménagements pour l'écoulement des eaux. Puis viennent les fondations, l'aménagement des « chaussées absorbantes » (fig. 383) qui permettent l'économie de systèmes de drainage. Même si l'unanimité ne se fait pas sur leur reconnaissance, ici encore, on ne peut que songer non seulement aux nombreuses canalisations d'écoulement, mais aussi aux puits et aux comblements étranges parfois des rues des vastes villes du III^e millénaire de Harappa, Rakhi-Garhi, Dholavira ou Mohenjo-Daro (bassin de l'Indus), dans la pluvieuse Asie des moussons, et même aux

7. P. GENTELLE, *Étude géographique de la plaine d'Ai Khanoum et de son irrigation depuis les Temps Antiques (Mémoires de l'URA 10/2)*, Paris, CNRS éd., 1978 ; P. GENTELLE, *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978)*. 1. *Données paléogéographiques et fondements de l'irrigation (Mémoires de la Mission Archéologique Française en Asie Centrale III)*, Paris, ERC, 1989.

« cités hydrauliques » angkoriennes (expression de B. Ph. Groslier), plus récentes, et qui ont fait un usage ample et raisonné de grands soubassements de sable et de compartimentation. Tous ces travaux nécessitent une main-d'œuvre importante (des milliers d'hommes) et sur de longues durées (des années) pour Mari (p. 449) et par ailleurs ils conditionnent aussi les reconstructions des villes qui interviennent au cours de leur histoire.

« L'eau et la ville » (p. 458-492) est un autre chapitre important qui concerne les besoins, le stockage et la circulation à l'intérieur et à l'extérieur des villes. La Mésopotamie, grande terre d'irrigations, a connu aussi, nous dit J.-Cl. Margueron, des « villes de canaux » qui étaient traversées par un ou plusieurs canaux (14, toutes dans le sud de la zone), ainsi que des villes ripuaires et d'autres qui combinaient cours d'eau, fossés et canaux. Les canaux de Mari sont très soigneusement présentés, ainsi que les ports et les quais d'Assur, de Kalhu et de Larsa, tout comme les ponts de Babylone ou de Girsu (et celui de Dur Sharrukin, « terrestre »). Souvent, pour ces ouvrages et ces techniques, se pose le problème de la date de leur réalisation et de celle de leur apparition/invention, visiblement appréciées de manière différente selon les auteurs et J.-Cl. Margueron ne manque pas de rappeler fréquemment la précocité des ingénieurs de sa région, comme à propos de l'aqueduc de Jerwan (p. 488-489). La question des « enceintes, remparts et forteresses » est abordée ensuite, comme dans l'ébauche d'une plus ample étude, nous dit l'auteur (p. 493-510). Après un chapitre sur les fonctions (nous y reviendrons), J.-Cl. Margueron aborde les questions d'hygiène (p. 544-552), des évacuations, latrines et puisards, en revenant sur les sous-sols absorbants pour écarter l'idée couramment admise de rues servant de dépotoir. Quant à « la voirie et ses fonctions multiples » (p. 553-580), elle concerne la communication, l'écoulement des eaux (vers les canaux lorsqu'il y en a), l'éclairage et l'aération des maisons ; le réseau s'en ordonne selon des pôles fonctionnels multiples (temples, palais), de manière rayonnante ou angulaire, avec des transversales, et J.-Cl. Margueron pose encore la question des places et des espaces publics. La technologie de la rue est examinée d'après la « chaussée absorbante » (p. 632 : l'eau la traverse et est éliminée vers la périphérie de la ville), les barrages transversaux, les empièrages d'ornières, les chasse-roues et les canalisations enterrées. Cette insistance sur la voirie laisse quelque peu de côté ces espaces pleins que sont les blocs bâtis, des quartiers d'habitation essentiellement ; devons-nous supposer qu'ils échappaient aux règles générales de l'urbanisme et qu'ils relevaient de l'initiative individuelle, ou simplement que l'auteur n'a pas pu tout dire sur tout de la ville ?

Revenons maintenant sur le chapitre des « fonctions de la ville, le pouvoir, le sacré, l'économie, les hommes ». L'auteur définit comme moteurs à l'origine de la ville les trois facteurs suivants : le pouvoir grandissant d'une autorité, l'essor d'une élite avide de biens « exogènes » et une progressive hiérarchisation de la société. Toutefois ces facteurs, respectivement socio-politique, psycho-comportemental et socio-culturel, sont nécessaires mais non point suffisants, et nous devons admettre que rien de cela ne serait déterminant (voir les sociétés des nomades des steppes) si les villages antérieurs n'avaient pas déjà possédé certaines caractéristiques ou si une impulsion n'était survenue, de l'extérieur ou de l'intérieur. En effet, les fondateurs de ces villes avaient grand besoin de monde non seulement pour les bâtir, mais aussi pour les peupler, pour remplir et faire vivre aussi bien les temples et les palais que les quartiers⁸. Dès lors, comme il ne s'agit pas, si l'on suit J.-Cl. Margueron, d'un système de colonisation par migrations mais d'un système de création, il pourrait être intéressant d'envisager des phénomènes non pas nécessairement de déplacements régionaux migratoires de populations, mais peut-être bien plutôt des sortes de synœcismes. Les quartiers pourraient-ils alors avoir possédé une identité tribale ou villageoise, au moins au départ ? Cette question est compliquée car elle concerne l'évolution historique sur une longue durée, mais aussi les activités de la population urbaine : celle-ci était-elle uniquement composée de marchands, d'artisans, de militaires et d'« employés » ? Des cultivateurs ont-ils aussi vécu dans les villes ? Les réflexions brèves et nuancées que l'auteur nous livre ensuite sur le pouvoir (multiple : politique, militaire, sacerdotal, économique) sont fort intéressantes et l'on peut souscrire

8. Pour les question de voisinage des quartiers : M. E. SMITH, « The archaeological study of neighborhoods and districts in ancient cities », *JAA* 29/2 (2010), p. 137-154.

à l'idée que la ville est « née des échanges » (p. 516) même si celle-ci rappelle beaucoup les théories du développement des sociétés urbaines des années 1970 comme « centre et périphérie », « central place » ou « économie-monde ». Les pages suivantes sont consacrées aux identifications des vestiges des palais, ainsi que des temples, ports, places, souks, portes, dans les villes qui sont tenues comme étant les centres moteurs des échanges, mais aussi les cœurs des productions artisanales. On aborde alors les identifications des ateliers, notamment de potiers et de métallurgistes ou encore de lapidaires. Puis viennent la maison (p. 528-534), assez brièvement analysée en soulignant les permanences, et pour finir les « acropoles » et les sanctuaires entourés d'enceintes et bâtis sur des terrasses. Puis, enfin, les quartiers sont pris en compte, mais seulement pour ce qui concerne leur découpage par les canaux ou par les rues, et non pour leur nature d'ensembles d'habitations, de maisons. J.-Cl. Margueron étudie ensuite « la cité espace divin, l'intervention du spirituel dans la matière urbaine » (p. 582-598) qu'il cherche dans les représentations figurées, symboliques ou encore planimétriques. Les images sont certes d'interprétation parfois délicate mais, au moins pour ce qui concerne l'empreinte de Suse reproduite fig. 487, p. 583, la discussion est close car P. Amiet a bel et bien décrit l'édifice représenté comme un temple sur haute terrasse et non plus comme une ville⁹ ; pour le domaine iranien, on pourrait aussi ajouter maintenant aux Syro-Mésopotamiennes les figurations d'architectures gravées sur les vases en chlorite du Kerman de la première moitié du III^e millénaire. Les maquettes, les sceaux-cylindres archaïques d'Ur et le plan ancien de la ville de Nippur sont très importants pour la question car ils montrent, dans tous les cas et en général, la capacité des anciens Mésopotamiens à schématiser et à changer les échelles de représentation, ce qui est l'essence de (presque) tout l'art, ainsi qu'un tropisme vers les images de lieux de culte. Et J.-Cl. Margueron met bien en valeur pour la ville ce qu'il pense être en totalité un « espace voué au dieu tutélaire » et non seulement des temples.

Les chapitres conclusifs, « une histoire trois fois millénaire » et « conclusion, la première expérience urbaine de l'humanité » (p. 345-613) replacent les pages précédentes dans leur ordre de succession chronologique en évoquant les transformations et les disparitions, la répartition géographique des types, les accroissements, les « mégapoles » (Uruk, Ninive, Babylone) et, en général, la stabilité séculaire des sites urbains, garantie, nous assure l'auteur, par un schéma de base : la longévité de « l'infrastructure compartimentée, sans doute intégrée au sacré ». Un tableau chronologique (p. 605-608) récapitule toute l'histoire. La conclusion reprend les traits fondamentaux de la thèse. On retiendra essentiellement que : le village et la ville sont deux espèces distinctes et non une espèce unique, « établissement », qui aurait évolué d'elle-même ; les villes n'existent qu'en réseaux dont elles sont les nœuds et dont les relations sont des fluides, voies d'eau ou d'échanges ; la ville est créée volontairement comme neuve ; la géométrie urbanistique, les chaussées absorbantes et les infrastructures sont des fonctions des écoulements des eaux ; les fortifications, canaux, ports, ponts, rues sont des surgeons de l'urbanisme ; il existait dès l'origine une pensée urbanistique ; une pensée religieuse a présidé à l'assise de l'infrastructure compartimentée et à celle de l'enceinte.

En bref (p. 612-613), les contraintes de l'environnement sont bien présentes, mais elles ont été dominées par la pensée humaine et la volonté, en liaison avec l'apparition d'une économie d'échanges et de production de biens matériels, tendant vers un idéal d'« éternité » ; et l'écriture ne serait venue qu'ensuite.

Un tel travail, qui fera date, mérite absolument d'être lu et son utilisation doit être recommandée. Comment le lire en regard des autres urbanismes ailleurs dans le monde ? Bien des lecteurs non spécialistes seront intrigués par cette somme de J.-Cl. Margueron, qui se lit aisément — bien que la typographie et la mise en page ne soient pas toujours des plus claires — et qui s'apaise bien des certitudes des néo-évolutionnismes, dans l'un des domaines pourtant les mieux étudiés de l'archéologie du Vieux Monde. Laissant de côté les questions d'identification des groupes stratigraphiques et des niveaux, celle de la reconnaissance sur le terrain des infrastructures compartimentées ou celle des chaussées absorbantes, nous pouvons nous pencher brièvement sur les trois thèses fondamentales de

9. P. AMIET, *L'âge des échanges inter-iraniens. 3500-1700 avant J.-C.*, Paris, RMN, 1986, p. 61.

J.-Cl. Margueron (même si, on l'aura compris, tout est lié) : environnement ; réseau de liens de fluides et d'échanges avec points nodaux urbains ; pensée fondatrice dès l'origine.

Même si l'environnement du monde syro-mésopotamien est particulier, il ne rend aucunement nécessaire l'invention des villes, pas plus qu'ailleurs où elles ont surgi également. Le lecteur ne manquera pas de remarquer que, des cités de l'Indus protohistorique aux villes hydrauliques angkoriennes et pour bien d'autres encore, les concepteurs et les constructeurs se sont toujours adaptés aux environnements les plus variés, difficiles parfois, et la plupart du temps sans se copier les uns les autres, comme cela serait théoriquement possible en Eurasie. Les formes de ces cités peuvent bien différer, tout le monde, et c'est là le point important, s'accorde pour les reconnaître comme des villes et à en pousser loin l'étude, comme le montrent des études récentes¹⁰ et les travaux dirigés ou initiés par J. Sabloff à l'Institut de Santa Fé¹¹ qui retrouvent, par de tout autres voies, certains des résultats fondamentaux de J.-Cl. Margueron.

Concernant les indispensables réseaux de fluides et d'échanges, il est clair que le cas syro-mésopotamien ne se retrouve à l'identique ni en Égypte, ni dans l'Indus, mais que les cités et leurs territoires, les royaumes ou les empires ont existé en forme de réseaux d'échanges aussi bien chez Minoens, que chez les Mayas ou les Incas, toujours reliées par des réseaux de chemins ou par la mer quand ce ne sont pas des rivières ou des canaux. La prise en compte des données sous la forme de réseaux et de graphes est en passe d'ailleurs de gagner de l'importance en archéologie¹². Un autre point important à souligner ici est que ces réseaux sont toujours des systèmes ouverts, sur l'extérieur ou sur un arrière-pays plus ou moins « exotique ». Dans cette perspective, le phénomène de l'expansion ouroukéenne — et proto-élamite — étudié par P. Butterlin, ainsi que par exemple la présence de « bevelled rim bowls » dans le Makran pakistanais, l'établissement d'une colonie indusienne à Shortughai dans le nord-est de l'Afghanistan ou des occurrences de poteries Béloutches à Sarazm dans le nord-ouest du Tadjikistan sont symptomatiques : l'urbanisation se nourrit de l'extérieur mais elle se projette aussi à l'extérieur, sous des formes simplifiées, car l'urbanisme ne le fait pas dans sa totalité et cette « phylogenèse » partielle ne reproduit pas l'« ontogenèse » de la cité-mère, de la métropole.

Quant à la pensée fondatrice originelle, il saute aux yeux, par exemple, que ni Mexico, ni Amarna ne sont des développements organiques de villages ayant crû comme le feraient des colonies de madrépores. On reconnaît chez J.-Cl. Margueron, avec l'idée de la pensée fondatrice originelle, une manière d'aborder la question, celle de Jacques Cauvin¹³, qui avait avancé que la révolution néolithique s'était faite dans les idées avant de passer aux travaux pratiques matériels, à la domestication des plantes et des animaux et à tout ce qui leur était corrélé, notamment dans le système des habitats. Malgré les critiques essuyées, parfois virulentes et même peu courtoises, et le peu d'écho en France de ces approches, elles ont perduré jusqu'à récemment dans l'archéologie¹⁴. La manière traditionnelle de reléguer la pensée humaine dans des superstructures secrétées secondairement par les infrastructures socio-économiques est maintenant bien dépassée. Les questions de la place centrale de l'esprit et de la pensée dans les

10. J. MARCUS & J. SABLOFF (dir.), *The Ancient City. New Perspectives on Urbanism in the Old and New World* (Arthur M. Sackler Colloquia of the National Academy of Sciences), Santa Fe, 2008 ; M. E. SMITH *et al.*, « Archaeology as a social science », *PNAS* 109/20 (2012), p. 7617-7621 ; N. YOFFEE, « Making ancient cities plausible », *Reviews in Anthropology* 38/4 (2009), p. 264-289.

11. Voir par ex. : *Santa Fe Institute Bulletin*, 27, 2013 et S. G. ORTMAN *et al.*, « The Pre-History of Urban Scaling », *PLoS ONE* 9/2 (2014), p. e87902.

12. T. BRUGHMANS, « Connecting the dots: towards archaeological network analysis », *Oxford Journal of Archaeology* 29/3 (2010), p. 277-303 ; T. BRUGHMANS, « Thinking through networks: a review of formal network methods in archaeology », *Journal of Archaeological Method and Theory* 20/4 (2013), p. 623-662 ; C. KNAPPETT, *Network analysis in archaeology: New approaches to regional interaction*, Oxford, OUP, 2013.

13. J. CAUVIN (J.), *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture. La Révolution des symboles au Néolithique* (coll. *Empreintes*), Paris, CNRS éd., 1994.

14. Voir le beau volume thématique de la revue *Paléorient* : E. COQUEUGNIOT & O. AURENCHÉ *Néolithisations : nouvelles données, nouvelles interprétations. À propos du modèle théorique de Jacques Cauvin* (*Paléorient* 31.7), 2011.

sociétés sont de nouveau prises en compte, à nouveaux frais, aussi bien par l'école britannique¹⁵ que par l'un des grands noms de l'ethnologie française qui réintroduit au cœur des sociétés « le politico-religieux », le symbolisme et l'imaginaire¹⁶. Pas plus que J.-Cl. Margueron, qui n'en traite en passant qu'à propos des biens exotiques et des représentations (cela n'était nullement son propos), nous n'aborderons ici le symbolique et l'imaginaire, mais nous dirons tout de même un mot de la géométrie, ici architecturale et urbanistique, pour louer notre auteur de l'avoir fortement prise en compte. Tous les royaumes n'avaient pas un Imhotep pour ministre, mais toutes les villes syro-mésopotamiennes supposent une pensée qui calcule et qui géométrise. Et cette pensée calculatrice se retrouve dans toutes les techniques des domaines de toutes les productions artisanales aussi bien qu'artistiques. Il y a ici un champ à explorer en détail qui prolongerait l'approche de cet ouvrage.

Pour terminer, revenons plus précisément au sujet de l'ouvrage de J.-Cl. Margueron. Nous voyons bien qu'en établissant les « faits » avec grand soin et systématiquement avant toute spéculation interprétative, il renoue avec bonheur avec la tradition française des historiens de l'« École méthodique », celle de Langlois et de Seignobos, qui fut autrefois tant décriée par les sociologues, marginalisée par l'École des Annales, mais qu'un épistémologue comme E. Meyerson, que l'on redécouvre aujourd'hui, avait comprise comme n'opérant pas de coupure entre les *Naturwissenschaften* et les *Kulturwissenschaften*, ainsi que le faisait l'épistémologie allemande¹⁷ et, peut-on dire aujourd'hui, comme les écoles ethno- ou socio-archéologiques pour lesquelles l'archéologie ne peut qu'illustrer ou au mieux servir de support d'argumentation à des modèles ethno- et socio-culturels pré-établis. L'auteur, en nous plongeant dans les entrailles des tells, est retourné au document, à la nature physique, il a disséqué un membre de son grand sujet, un peu à la manière de *La leçon d'anatomie du docteur Tulp*, et il nous dit encore par là qu'il reste beaucoup à faire pour comprendre l'ensemble de l'organisme. Nous pouvons lui en être reconnaissants et nous mettre aussi au travail.

15. E. DEMARRAIS, Ch. GOSDEN & C. RENFREW (dir.), *Rethinking materiality. The engagement of mind with the material world*, (McDonald Institute Monographs), Cambridge, Mc Donald Institute for Archaeological Research, 2004 ; I. MORLEY & C. RENFREW (dir.), *The Archaeology of Measurement. Comprehending Heaven, Earth and Time in Ancient Societies*, Cambridge, CUP, 2010.

16. M. GODELIER (M.), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie (Bibliothèque des Idées)*, Paris, Albin Michel, 2007 ; M. GODELIER, *Lévi-Strauss*, Paris, Seuil, 2013.

17. F. FRUTEAU DE LACLOS, *Le cheminement de la pensée selon Emile Meyerson (coll. Philosophies)*, Paris, Puf, 2009, p. 140.

Jean-Louis Huot
Professeur honoraire à Paris I

Voici un maître-livre. Au milieu du flot grandissant de publications archéologiques trop souvent décevantes, ce gros ouvrage fera date. Le sujet le mérite et le dernier travail de J.-Cl. Margueron ne manquera pas de susciter commentaires et réflexions. Il aura, on l'espère, une longue postérité. Dans un Proche-Orient contemporain qui s'enfoncé depuis des décennies dans des catastrophes infinies (on en sait les causes : une intolérance fanatique croissante et l'hypocrisie générale de « grandes puissances » impuissantes) l'heure n'est plus — et pour longtemps — aux recherches sur le terrain. Moment propice pour la réflexion en cabinet. Au terme de plusieurs décennies de fouilles sur de grands sites, mais aussi d'un enseignement à l'Université de Strasbourg et à l'École des Hautes Études, J.-Cl. Margueron (J.-Cl. M.) a récolté ici une moisson d'une grande cohérence. Quiconque a suivi ses publications reconnaîtra sans peine les thèmes et les méthodes qui font l'objet de son attention depuis fort longtemps. Il n'en est que plus agréable de les retrouver réunis et argumentés de manière rigoureuse.

Le sujet est précis : la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien. Sur ce thème, on s'attendrait à rencontrer une abondante bibliographie. Il n'en est rien. Les œuvres marquantes sont rares¹. On n'oubliera pas le colloque organisé à Paris du 24 au 26 novembre 1988, publié seulement en 1997². Depuis... C'est assez dire que ces *Cités Invisibles* arrivent à point nommé pour relancer la discussion et présenter des idées neuves et fructueuses. Je ne doute pas du succès de l'ouvrage, ne serait-ce qu'à ce titre.

Sur un tel sujet et sous la plume d'un tel auteur, on me permettra, çà et là, des marques d'agacement. Une longue amitié et un intérêt commun me feront, je n'en doute pas, pardonner. Mais ce gros livre se lit la plume à la main, d'une traite, avec délectation. On n'en dira pas autant de tant d'autres publications archéologiques !

Le point de départ : quand apparaît, en Mésopotamie et en Syrie, cet organe nouveau qu'est une ville ? Pour quelles raisons ? Et sous quelles formes ? L'auteur prend appui sur quelques idées forces (postulats ?) dont voici, me semble-t-il, les principales :

- les fouilleurs (autres que l'auteur) n'ont jamais compris ce qu'est un tell. La stratigraphie observée doit rendre compte des volumes et du déplacement des terres et sortir de la vision simpliste d'un entassement de couches superposées plus ou moins fictives ;
- l'eau joue un rôle majeur dans la vie d'un site : source de vie, mais aussi agent destructeur ; la main d'œuvre est inépuisable. Elle permet tout. J.-P. Adam l'a bien montré (mais... pour l'époque romaine) ;
- le village néolithique répond aux besoins d'une société relativement autarcique, reposant sur un cycle agricole. La ville, en réseau sur un territoire hiérarchisé, répond à des besoins nouveaux. Ils sont de nature différente. L'un n'a pas engendré l'autre ;
- toutes les ruines analysables de villes du Proche-Orient ancien témoignent de fondations neuves et géométriques.

1. H. FRANKFORT, « Town Planning in Ancient Mesopotamia », *Town Planning Review* 21/1, 1950, p. 98-115, et V. G. CHILDE, « The Urban Revolution », *Town Planning Review* 21/1, 1950, p. 3-17 ; notre ouvrage collectif, J.-L. HUOT (dir.), *La ville neuve. Une idée de l'Antiquité ?*, Paris, Errance, 1988 et J.-L. HUOT, J.-P. THALMANN & D. VALBELLE, *Naissance des cités*, Paris, Nathan, 1990.

2. J.-L. HUOT, « Aux sources de l'urbanisme, le cas du Proche-Orient ancien », X. MALVERTI & P. PINON (éd.), *La ville régulière. Modèles et tracés*, Paris, Picard, 1997, p. 13-21, non cité dans l'ouvrage sous recension.

La plupart de ces propositions, formulées avec force et conviction, emporte l'adhésion. Elles conduisent à une relecture radicale des données disponibles.

Après une introduction classique (définitions, approche méthodologique et présentation du milieu), l'ouvrage s'ouvre sur une analyse poussée des cinq sites (Mari, Emar, Faqous, Ugarit et Larsa) qui ont fourni à l'auteur des « informations de première main ». C'est évidemment le cas pour les quatre premiers. Dans le dernier exemple, Larsa, si l'auteur reconnaît y avoir surtout étudié le palais de Nur-Adad (en 1969 et 1970), il paraît que mes propres recherches (de 1974 à 1989) « sont entrées en résonance avec (ses) observations » et qu'en conséquence l'étude de ce dernier site peut être intégrée sans problème dans le chapitre des expériences « qui ont été les (siennes) ». Soit... L'important n'est-il pas de progresser ? On corrigera, en passant, la référence au dernier volume paru sur nos travaux : HUOT *et al.*, *Larsa, travaux de 1987 et 1989*, a été publié en 2003 dans la série BAH 165, par l'Ifpo et non chez ERC.

Ce socle d'une centaine de pages est suivi de l'analyse de cinquante-quatre sites « syro-mésopotamiens » (p. 149-353). Certains n'apportent pourtant que peu de données utiles au propos de l'auteur : « Les fouilles d'Isin (ne fournissent) aucune information sur la question de l'urbanisme », p. 262 ; « la ville (de Nimrud) reste inconnue », p. 265 ; à Beydar, « une étude d'urbanisme y trouve trop mal son compte », p. 287 ; Tell Brak « est resté silencieux sur l'urbanisme », p. 293 ; « Notre ignorance de l'urbanisme (de Ninive) reste grande, sinon totale », p. 296 ; Les fouilles de Qatna « ne permettent pas encore d'engager une réelle étude d'urbanisme », p. 307 ; à Tell ed-Deir, l'urbanisme « n'apparaît que très accessoirement dans les publications », p. 320 ; à Sippar, « les objectifs (n'ont) en aucune façon porté sur l'urbanisme », p. 322. Pourquoi, dans ce cas, ne pas avoir regroupé tout cela de manière plus synthétique ? Ici, le livre se fait pesant. Il s'astreint à rassembler le fruit de nombreuses séances pédagogiques. Cela dit, en raison de la glaciation de la recherche sur le terrain dans ces régions, ces mises au point critiques sont fort utiles. Certaines analyses sont très poussées. On retiendra, entre beaucoup d'autres, celle de Tell Asmar (p. 224-233, reprise d'un article de 2008). On se demandera, cependant, pourquoi Abu Salabikh n'a pas eu les honneurs de l'analyse ?

La deuxième partie du livre reprend le dossier de manière thématique. On y retrouve, malaxés, triturés, parfois au prix de redites, des thèmes strictement « urbanistiques » : la morphologie urbaine (plan circulaire, plan orthogonal) ; la question des « villes neuves » ; le choix du site ; le rôle de l'eau et, partant, des canaux ; les remparts et les enceintes ; les problèmes d'hygiène ; la voirie. Enfin, quelques thèmes plus « intellectuels » : la ville et le divin (où l'on trouve une interprétation très séduisante des « maquettes de fondation », p. 592-593) ; les « fonctions » urbaines (retour au bon vieux Chabot ?). On se doute que, sur tous ces points, on pourrait multiplier les commentaires — ou les critiques. Je n'en mentionnerai que quelques-uns.

Peut-on vraiment englober dans un même schéma analytique la Syrie et la basse Mésopotamie ? Quel rapport y a-t-il entre le pays de Sumer, la steppe d'Ebla et la côte méditerranéenne ? Un de nos collaborateurs à Larsa (R. Neef) ne craignait pas (à juste titre !) de proclamer combien le paysage de Larsa lui rappelait ses Pays-Bas ! Platitude extrême, omniprésence de l'eau, des canaux, des ponts, proximité dangereuse de la nappe phréatique (la ville moderne de Nasriyeh se transforme en cloaque à la première occasion, avec une nappe phréatique à moins de 2 m sous le niveau des maisons). Quel rapport avec Byblos, Ugarit ou Qatna ? La basse Mésopotamie est un domaine très particulier, proche d'autres cas précis (la Louisiane, le Bangladesh, les Pays-Bas). En Sumer, toute ville doit, en effet, être vivifiée par le passage d'un ou plusieurs canaux (on se méfie des grands fleuves erratiques). Un système urbain axé sur des canaux n'a pu se développer, dans un premier temps, *que* dans la plaine alluviale du bas Iraq. Encore aujourd'hui, Shatra, non loin de Larsa, vit de part et d'autre de son canal (traversant) comme toutes les bourgades voisines. À Larsa, la question s'est posée dès qu'on eut connaissance (grâce à l'ami H. Gasche) des fameuses diapositives de G. Gerster, en cette période antédiluvienne pré-Google Earth... *Quid* de ces vastes tracés rectilignes et blanchâtres qui traversent le site, jamais remarqués au sol ? Rue ou canal ? Comment expliquer la trace de canaux visible à dix ou quinze mètres *au-dessus*

du niveau (actuel) de la plaine environnante ? J'ai trop longtemps hésité sur ces canaux³. J'ai admis (et non pas je « semble admettre ») comme J.-Cl. M. le reconnaît dans sa n. 152, p. 143, que Larsa ne pouvait vivre sans être parcourue par des canaux (traversant)⁴. J.-Cl. M. trouve d'ailleurs un argument solide dans l'analyse (fort intelligente et stimulante) des portes de la ville, de leur situation et de leur morphologie (p. 141-142 et fig. 123 et 412). Cela donne lieu, en passant, à une réjouissante « évocation d'artiste » (donnée trois fois : fig. 125, 415 et 445) qu'on se gardera bien de prendre pour un argument scientifique, quel que soit le talent des (nombreux) architectes et dessinateurs dont J.-Cl. M. a toujours su s'entourer. Mais tout cela est bien plus solide que les romans élaborés autour des ramassages de surface de Maskan Shapir. En revanche, je ne crois pas qu'on puisse rejeter d'un revers de la main les propositions de D. Charpin sur la nature des grandes résidences privées de Larsa (p. 534), parce qu'il y aurait des problèmes pour « arroser les jardins » (p. 147) ! Et les considérations sur la stratigraphie relative du bâtiment B33 et des maisons paléo-babyloniennes pourront paraître acrobatiques (p. 139-140). Nous avons perçu le problème. De là à se rallier à une solution de ce genre...

J.-Cl. Margueron a la réponse à ces questions : le niveau de base, le niveau d'usage... « (Les) canaux introduisent le niveau de base à l'intérieur de l'enceinte urbaine » (p. 391) et la ville maintient obstinément ce dernier. Mais ceci n'est valable qu'en terrain ultra-plat et une telle platitude se retrouve rarement ailleurs qu'en Sumer. Là encore, Larsa est un excellent exemple (p. 564 et fig. 470), malgré la quasi-absence de sondages profonds. Notons, en passant, que le « sondage Contenson » (commenté p. 134 et 135 et fig. 116) n'est nullement « sur l'E.babbar », mais largement à l'écart.

L'autre fait primordial est que tout est pensé dès l'origine. D'où, en liaison avec l'idée de l'ampleur des travaux de fondation, la fameuse « infrastructure urbaine compartimentée », l'idée génératrice de toute la réflexion de notre auteur. On pourra l'appeler « la révélation d'Emar »... Certains points auraient peut-être mérité des développements plus poussés : comment élève-t-on l'eau, si nécessaire ? Par portage uniquement ? Dans des outres ? Peu de choses sur des expériences qui paraissent avoir été réelles, même si exceptionnelles, comme la vis d'Archimède... de Ninive, analysée par S. Dalley. Les fameux jardins suspendus, qui n'étaient pas à Babylone, ne sont-ils pas, en quelque sorte, un excellent symbole de ces villes mésopotamiennes, où l'eau coule (p. 458 et n. 108) ? L'aqueduc de Jarwan, en revanche, fait l'objet d'une excellente analyse (p. 488-489).

Les derniers chapitres de l'ouvrage laissent un peu sur leur faim. Certes, on se rappellera le sous-titre : « la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien » et non des *cités*. L'essentiel n'est-il pas, cependant, de replacer cette remarquable nouveauté dans son contexte économique et social ? Sur ce plan, les observations sont parfois floues : pourquoi, à Habuba Kebira, doit-on voir dans Tell Qannas « le lieu du pouvoir et non un centre religieux » (p. 247), alors qu'on identifie (p. 170) des temples dans les constructions (très semblables) de Djebel Aruda ? Pourquoi (p. 259) y a-t-il à Haradum « un lieu, sans doute sacré, identifiable avec un temple, malgré l'absence de podium et de table d'offrande qui restent les critères fondamentaux d'identification pour une telle fonction », ce qui n'est guère assuré⁵. Cependant, à Haradum, les lions en terre cuite vont dans ce sens. Mais sont-ils « religieux » ou simplement apotropaïques ? Toujours à propos de Haradum, J.-Cl. M. proclame (p. 259) que c'est « la différenciation sociale, la complémentarité des tâches économiques dans un système fondé sur les échanges » qui font une ville. Je crois l'avoir déjà dit il y a vingt-trois ans. Puisque cette définition n'est citée nulle part dans le gros ouvrage de J.-Cl. M., oserais-je la rappeler ici ? « La ville est un système d'habitat particulier permettant à une société complexe de résoudre des problèmes spécifiques qui ne

3. J.-L. HUOT, *Larsa. Travaux de 1985*, Paris, ERC/ADPF, 1989, p. 34 : « À Larsa, l'aspect rectiligne de la "rue" R1 et sa grande largeur doivent interdire de rejeter *a priori* d'autres hypothèses. Ne serions-nous pas en présence du tracé d'un canal urbain ? ».

4. J.-L. HUOT, recension de E. STONE & P. ZIMANSKY, *The Anatomy of a Mesopotamian City*, Syria 81, 2004 p. 281-282.

5. Voir J.-L. HUOT, « Des sanctuaires orientaux, à propos de quelques idées reçues », *Mélanges Pierre Lévêque*, 4, 1990, p. 209-219, dans lequel je rappelais les mises en garde de J.-D. Forest qui soulignait que « les halls, les podiums, les foyers [...] ne deviennent des *cellae*, des autels, des tables à offrande [...] qu'en fonction d'un choix qui a déjà été fait, c'est-à-dire d'un *a priori* ».

peuvent trouver de solution à l'échelon individuel. C'est pourquoi une ville se caractérise [...] par la diversité économique et sociale de ses habitants »⁶. Je ne faisais que reprendre le même thème, abordé il y a vingt-cinq ans : « La ville est d'abord un centre de relations et de décisions où se rencontrent les hommes, où s'échangent les marchandises, où se diffusent les idées, où se rassemblent des formes d'activité différenciées, bref, un système ouvert sur l'extérieur, dont tous les éléments sont fortement reliés les uns aux autres »⁷.

Pourquoi cette éclosion ? Et pourquoi en *Sumer*, justement ? Oui, aucun village n'a jamais donné naissance à une ville, p. 297 et 421. Aucun exemple d'une transition de l'un à l'autre mais de multiples cas, en revanche, de créations. Oui, ces organismes urbains sont nouveaux. Oui, on passe alors d'une économie autarcique à une économie d'échange. Oui, cet organisme nouveau entraîne une forme nouvelle. Qu'elle soit circulaire ou orthogonale, elle est toujours géométrique⁸. J.-Cl. M. n'a pas pu lire un article paru trop récemment⁹ quoiqu'il écrit en 2008, dans lequel j'évoquais déjà ces thèmes. Un autre article sur le même thème (J.-L. HUOT, « From Village to City, a false Problem », pour les *Mélanges Joan Oates*) écrit en 2007, attend toujours d'être publié. À propos des villes circulaires, le cas particulier des *Kranzhügel* de Syrie du Nord ne suscite que peu de commentaires dans les *Cités invisibles*. Ne seraient-elles pas des agglomérations dédiées à l'élevage et entourées d'un enclos à troupeaux ?¹⁰.

À but nouveau, outil nouveau. J'en vois l'une des raisons dans le lotissement et la nécessité d'attirer des populations par la création, dès l'origine, de lots égaux. Le problème du lotissement n'est pas abordé, malgré un chapitre nourri et bienvenu sur les outils d'arpentage. J'avais renoncé, après l'avoir évoqué¹¹, à aborder ce sujet trop technique pour moi, qui ne suis ni architecte, ni arpenteur... On notera, enfin, la faible place laissée, dans cette reconstruction, à l'apparition de l'écriture, conséquence et non cause de l'évolution étudiée (p. 613).

On pourrait continuer longtemps à commenter ce très riche *opus*. On passera, avec un sourire, sur les petites manies de notre auteur. À Nimrud, p. 266 : « De nouvelles fouilles sont indispensables ». À Ur, p. 348 : « une reprise de la fouille par une équipe compétente et avertie [!] [...] serait indispensable ». Cela paraît un peu déplacé dans le contexte actuel. On n'est pas près de rouvrir des chantiers en Iraq du Sud ni en Syrie. À quoi servent ces jérémiades ? Et que de jugements péremptoirs sur le travail des collègues ! (p. 134, n. 136, les hypothèses de Huot sur les remparts de Larsa sont « peu acceptables » ; p. 134, il convient de « rectifier » la superficie de Larsa, qui est de 240 ha et non 190 comme proposé par Huot ; encore faut-il préciser de quoi l'on parle : du contour actuel du site, ou de l'ensemble, y compris « le glissement des terres entraînées hors du site par les eaux de ruissellement » ? ; p. 167, au sujet de l'interprétation de J.-P. Thalmann à Tell Arqa « on ne peut suivre le fouilleur dans sa restitution [...] » ; p. 279, à propos des recherches de Gibson à Kish, on note « l'absence d'une véritable réflexion sur l'ensemble des données » ; on remarque, p. 244 et n. 268, à propos d'Habuba Kebira : « une évolution [...] comme [...] proposée par R. Vallet 1996, est une thèse qui ne peut être retenue ». À la p. 249 et en n. 274, sur le même sujet : « Imaginer [!] une "ville ouverte" etc. ne peut répondre aux observations tirées de la fouille ». À propos de Haradum, p. 255 : « on a voulu, de façon théorique, faire se rencontrer à tout prix des données chronologiques de type historique avec des données de type stratigraphique [...] mais cela devient impossible en présence de données archéologiques peu sûres » ; p. 257 : « Les opérations de fouille sont passées à côté des traits spécifiques de ce site ». J.-Cl. M. admet cependant que les données, publiées très rapidement par C. Kepinski et O. Lecomte, lui ont permis une

6. HUOT *et al.* 1990, p. 24.

7. HUOT 1988, « Les villes neuves de l'Orient ancien », p. 8.

8. J.-L. HUOT, « À propos des villes géométriques », L. BAFFI, R. DOLCE & S. MAZZONI (éd.), *Ina Kibrat Erbeti. Studi di Archaeologia Orientale dedicati a Paolo Matthiae*, 2006, p. 237-244, mentionné seulement dans la bibliographie.

9. J.-L. HUOT, « L'urbanisation est-elle une affaire de maisons ? », J. GIRAUD & G. GERNEZ (éd.), *Aux marges de l'archéologie, Hommage à Serge Cleuziou*, Paris, De Boccard, 2012 p. 155-157.

10. Sur ce point, on lira avec intérêt les observations dans C. CASTEL & E. PELTENBURG, « Urbanism on the margins: third millennium BC Al-Rawda in the arid zone of Syria », *Antiquity* 81, 2007, p. 601-616, en particulier p. 611-613.

11. HUOT 2006, p. 242.

reprise assez séduisante de l'interprétation générale du site (fig. 233-236), qui est l'occasion d'un retour sur les principes généraux qui la fondent. Ou encore, à propos de Maskan Shapir (mais on sera bien d'accord, ici, avec l'auteur !) p. 281 : « Tout cela ne relève pas d'une approche historique », « ce sont des « extrapolations sans fondement ». Et (p. 280) « l'organisation proposée [...] ne peut être retenue ». Ces opinions, présentées de manière abrupte, sont souvent inutilement blessantes. On pardonnera !

Le dossier de la naissance de l'urbanisme s'enrichit d'une (grosse) pierre qu'on n'a sans doute pas fini d'examiner, de soupeser et, probablement, du moins on l'espère, d'assimiler. Le monde anglo-saxon, qui ne lit plus le français, l'ignorera sans doute. Il n'empêche... J.-Cl. Margueron a créé un véritable champ de recherche nouveau, en examinant l'urbanisme en tant qu'objet archéologique. On ne pourra évidemment plus s'en dispenser. C'est sans doute le meilleur compliment qu'on puisse lui faire, en saluant la publication de ce qui apparaît comme la gerbe enfin nouée d'une vie de recherche obstinée et fructueuse.

P-S : J'ai pris connaissance trop tard (après avoir rédigé ces lignes en août 2013), pour l'utiliser dans le texte qui précède, d'un article de J.-Cl. Margueron ¹². C'est une intéressante tentative de théorisation de la rupture radicale entre village et ville à l'époque de l'apparition des plus anciens exemples de ce dernier organisme, à Uruk, Suse ou Habuba Kebira. Malgré des citations plus ou moins rigoureuses ou l'omission plus ou moins volontaire de travaux antérieurs (la bibliographie présente de curieuses absences), on lira avec profit cette présentation ramassée de l'essentiel du discours dont les *Cités Invisibles* sont le développement.

12. J.-Cl. MARGUERON, « Du village à la ville : continuité ou rupture ? », J.-L. MONTERO FENOLLOS (éd.), *Du village néolithique à la ville syro-mésopotamienne (Bibliotheca Euphratica 1)*, Ferrol, 2012, p. 67-97.